

Les Orang-outans

Benoit Virole

Le succès parisien du théâtre à domicile venait de la simplicité de son principe : un appartement privé suffisamment vaste pour recevoir une petite troupe de comédiens servait de lieu de spectacle pour une soirée unique. Les propriétaires invitaient une vingtaine d'amis ou de connaissances plus ou moins éloignées. Après la représentation, sans décor, sinon quelques objets amenés par les comédiens, on passait un chapeau où chacun glissait un billet. Un buffet était dressé ; on grignotait des petits fours, on goûtait des Bordeaux et chacun pouvait à sa guise féliciter les comédiens ou les éviter. Le concept plaisait et s'étendait dans le milieu des intellectuels parisiens. Au lieu de vivre les désagréments des salles inconfortables, le théâtre s'installait au milieu des canapés de cuir, des tapis persans et des appréciations mondaines. L'appartement de Maud, légué par un héritage somptueux, s'y prêtait à merveille : vastes pièces haut de plafond, marqueteries délicates, larges fenêtres à l'ancienne donnant sur le jardin du Luxembourg. Sur les recommandations de son amie Fanny, elle avait choisi ce soir-là, une troupe venant de monter une pièce originale, au thème politique « décapant »,

Les Orang-outans

lui avait annoncé le metteur en scène pour la mettre en bouche. Elle s'était fait livrer vins et plats exotiques par un des meilleurs traiteurs de la rive gauche et s'était mis à attendre ses invités.

J'arrivais à l'heure et Maud vint m'ouvrir. Je vis à une légère ombre dans son regard que je n'étais pas celui qu'elle attendait. Maud attendait surtout Fabrice, journaliste célèbre animant depuis des années une émission de radio dédiée à la musique classique et ayant érigé en art social la constance de ses retards. Avec une bonne demi-heure de retard, Fabrice, attendu par tous, pénétra de son pas mesuré dans le salon de Maud. Les conversations s'arrêtèrent. Tout le monde se leva et vint à sa rencontre. Habillé avec l'élégance qu'il sied à un homme en vue, mais dont il avait chassé toute ostentation, Fabrice évolua avec un maniérisme discret au milieu des meubles et des invités. De petite taille, les traits un peu lourds, les yeux myopes roulant sous des verres épais et le crâne dégarni par une calvitie précoce qu'il déguisait sous un rasage à ras, Fabrice n'avait guère d'atouts physiques mais il transfigurait son apparence par une présence étonnante et un bagout effréné. Parlant haut et fort, il salua chacun avec une pointe d'impertinence et commença à distribuer les disques qu'il avait reçus gratuitement des maisons d'édition et les offrait ces disques comme si cela avait été des cadeaux individuels. Chacun se précipita, se confondant en remerciements, et déchirant la cellophane comme des enfants devant leurs jouets. Fabrice aimait ce moment, où sans avoir nullement conscience, il achetait l'amour de ses hôtes avec des fanfreluches qui ne lui avaient rien coûté. Aussi, se sentait-il ensuite en droit de ne laisser se déployer aucun autre sujet de discussion que celui porté sur lui-même. Il s'installa à la droite de Maud dont il complimenta les nouveaux escarpins. Maud savait qu'elle occupait une place particulière dans le monde de Fabrice. Elle était flattée d'avoir été choisie par un homme dont l'image apparais-

Les Orang-outans

sait en couverture des magazines et en même temps troublée car elle ne pouvait expliquer cette élection par une séduction amoureuse. Elle l'attribuait donc à une qualité secrète décelée par Fabrice chez elle. Enfin, Maud éteignit la lumière du salon. Les comédiens entrèrent comme des ombres dans la pièce. On distinguait deux silhouettes proches l'une de l'autre et une troisième à l'arrière-plan plus volumineuse, mais se tenant recroquevillée.

- Il nous comprend, j'en suis sûr, dit la comédienne.

- Ma chère, c'est un orang-outan ! Les singes ne comprennent pas plus les hommes que nous ne comprenons les singes.

À ce moment du dialogue, Maud monta lentement le variateur de lumière et l'on vit distinctement le troisième comédien grîmé en singe avec un costume monstrueux fait de fausse fourrure orange et muni d'un masque simiesque lui prenant la moitié du visage. Je glissais mon regard de l'homme singe vers la jeune comédienne dont le visage était éclairé par le spot d'une puissante mandarine. Blonde aux traits fins mais déjà marquée par quelques rides, incongrues pour une fille de cet âge et laissant évoquer quelques drames récents, elle jouait avec gravité. Elle ne ressemblait en rien aux actrices en affût qu'il côtoyait dans les coulisses de la télévision, portant sur leur visages les masques de leurs stratégies. Celle-ci était différente. Elle était tout entière dans le jeu et transfigurait la scène, créant dans cet appartement bourgeois, la magie inexplicable du théâtre. L'action se déroulait à Paris à la fin du XVII^{ème} siècle. Une expédition lointaine venait de ramener de Bornéo un orang-outang. Le tout Paris venait admirer l'animal et dissenter sur sa nature. Les deux comédiens jouaient deux nobles parisiens. Ils commençaient à se disputer sur l'humanité du grand singe puis lentement leurs échanges acrimonieux déviaient sur leurs amants et maîtresses. L'effet était facile et la métaphore un peu lourde. Sans le jeu

Les Orang-outans

de l'animal dont les grimaces punctuaient les tirades des deux comédiens, et la puissance dramatique de la jeune actrice, la pièce n'aurait pas retenu l'attention. Il y eut des applaudissements polis. Le chapeau passa. Tout le monde se pressa dans la cuisine pour chercher un verre puis se retrouva au salon. Je cherchais des yeux la jeune actrice blonde. Elle était très entourée et j'allais abandonner tout espoir de l'approcher quand elle sortit pour allumer une cigarette sur un balconnet. Je la rejoignis et lui parla de Bornéo où j'avais fait une escale d'une heure, des orangs outangs, de l'amour chez les singes Bonobos à l'activité sexuelle débridée. Je la fis rire. Elle s'appelait Isabelle. D'habitude, le piercing d'un simili diamant sous la lèvre inférieure d'une femme suffisait pour détourner mon intérêt car je détestais ce signe ostentatoire d'une transgression devenue une mode facile reprise par les classes populaires comme une marque de distinction. Une lueur de défi jaillissait en permanence de ses yeux, et une moue ironique dessinées sur ses lèvres donnaient à son visage juvénile un air mutin. Elle me parla d'un prochain spectacle, où elle allait jouer, « dans une vraie salle ! », dit-elle avec un air de gourmandise. Je promis de venir mais avant que j'ai ait pu noté le titre de la pièce, elle disparut happée par son cercle d'admirateurs. Je repassais au salon où Fabrice, le verre à la main, parlait fort en racontant ce qu'il venait de lire dans un périodique de vulgarisation scientifique qu'il avait dérobé sur le siège arrière d'un taxi.

- Écoutez cela, c'est trop drôle : « un adolescent de 15 ans s'est suicidé en se jetant du haut de Space Montain à Eurodysney. Les enquêteurs privilégient la thèse d'un chagrin d'amour. Les suicides à l'adolescence sont en augmentation inquiétante... ». Vous vous imaginez ! Mourir à *Eurodisney* ! et puis cela c'est incroyable : « On a découvert la première trace de comportement altruiste dans la préhistoire : le squelette d'un homme de

Les Orang-outans

Neandertal souffrant d'un handicap physique dès sa naissance. En dépit de son état physique, cet individu s'est maintenu en vie jusqu'à l'âge de quarante ans, âge impossible à atteindre si les autres membres du groupe ne l'avaient pris en charge. Les premières manifestations du comportement altruiste remontent donc à 60 000 avant notre ère ». Non, c'est trop drôle : la sécurité sociale existe depuis l'âge de pierre !

Fabrice obtenait un succès facile. Je savais le prix attribué par Fabrice à la disponibilité d'un public. Il avait emprunté le chemin de la vulgarisation musicale à la suite d'une vexation professionnelle. Tout juste sorti d'une classe de composition du conservatoire et bardé de prix prestigieux, il avait composé une sonate pour violoncelle et piano et l'avait fait jouer dans un récital à la salle Gaveau. Les applaudissements furent maigres. Blessé, Fabrice se tassa au fond de son fauteuil. Le faible engouement d'un public était injuste. Fabrice avait mis toute sa créativité dans cette œuvre et il ne comprenait pas qu'elle soit incomprise. En fait, l'œuvre avait été parfaitement perçue par les mélomanes présents dans la salle : une pièce néo-classique n'assumant ni la radicalité de la déconstruction harmonique et rythmique contemporaine, ni les règles esthétiques du discours tonal... Une pièce bâtarde et bavarde. . . Plusieurs amis musiciens de Fabrice essayèrent de lui parler, à mi-mots, pour le rassurer, l'encourager à continuer. Le mal était fait. Fabrice décida de se venger. Il conserva ses fonctions de professeur au conservatoire pour s'assurer un salaire de fonctionnaire et débuta une carrière à la radio où il réussit au-delà de toute espérance, faisant la pluie et le beau temps dans le petit monde de la musique classique.

- et cela, c'est trop fort, continua Fabrice, jouissant des rires qui accompagnaient en contrepoint l'emphase de sa lecture : « Une étude statistique a prouvé qu'il existait une corrélation entre l'achat de cosmétiques, en particulier de rouges à lèvres, et les

situations de crises économiques. Les sociologues interprètent ce fait par une tendance chez les femmes à augmenter leur potentiel de séduction pour diminuer leur vulnérabilité en période de crise. »

Mais là, l'effet fut raté. Une gêne s'installa dans le petit groupe des invités. Fabrice perçut son erreur et pour annuler l'interprétation déplaisante qui pourrait en être faite à l'encontre des femmes déplaça la discussion sur le sexisme de la langue française : un employé de la préfecture avait barré sur son document de demande de passeport la lettre *e* placée à la fin du mot « professeure » qu'il avait sciemment mis pour désigner la profession de sa mère. Fanny, amie d'enfance de Maud, échauffée par le troisième verre de Bordeaux et les piments apéritifs qu'en ancienne anorexique, elle picorait sans mesure, renchérit sur l'instant :

- Et pourquoi devons-nous accepter que le meurtre d'une femme soit un *hom-icide*, c'est littéralement un *fémi-cide*, Jusque dans la qualification du meurtre, l'oppression masculine poursuit les femmes. Pourquoi existent les mots *fratricide*, *déicide*, *régicide*, *infanticide*, *matricide*, *parricide*, *fongicide*, mais pas *fémicide* ? L'Académie française devrait reconnaître l'usage du mot *fémi-cide*.

Après tout, le rouge à lèvres est une arme comme les autres. Les femmes ont bien raison de l'employer. . . à la guerre comme à la guerre ! Mais, je trouvais absurde la proposition du mot *fémi-cide*. Deux termes distincts pour désigner le meurtre d'un être humain allait entraîner risquait d'introduire une valorisation différentielle : un *fémicide* vaudra-t-il un *homicide* ? J'entrevis les complications juridiques infinies induites par l'introduction de ce terme. Et puis, pourquoi ne pas introduire la *fumanité* à côté de l'humanité ? En homme averti des risques de ce sujet de conversation je gardais un silence prudent. Pendant des années, j'avais

Les Orang-outans

pourtant admiré l'acuité du regard politique de Fanny et aimais discuter avec elle. Devant tout sujet, la lutte des femmes, les immigrés en situation irrégulière, les désastres écologiques, la mainmise de la finance, ou sur tout autre sujet qui animait les conversations, Fanny avait le don de développer une analyse implacable et définissait les contours de l'action convenable. Pour le cercle de ses amis, elle était devenue une figure exemplaire de la pensée de gauche, une icône de référence, un surmoi idéologique incarné.

Cependant, depuis quelques temps, J'avais remarqué une chose curieuse. Lors des discussions, je prenais au vol une des solutions avancées par Fanny pour réduire le chômage, développer l'économie, lutter contre la pollution, réduire les inégalités, ou tout autre sujet, faisais mine de la trouver géniale et invitais son créatrice à se pencher sur les corollaires de son projet. Au début, Fanny, fière de son idée, la développait dans son extension. Je glissais alors quelques objections révélant son inapplicabilité. Elles étaient à nouveau combattues avec fougue mais au prix de nouvelles propositions entraînant de nouvelles objections que je soulignais doucement, sans animosité, presque sans y prêter attention. À ce point précis, Fanny s'en sortait par une pirouette, critiquant la mentalité des Français, les institutions, la constitution, et finalement la personnalité de telle ou telle tête politique responsable de tous les maux du pays. J'appelais cette manœuvre *l'impuissance du second coup*... Mais l'expression aurait mieux convenu à un homme.

La discussion dévia sur la question scolaire. Michaël, un homme d'une cinquantaine d'année, les cheveux poivre et sel attachés par un catogan lança l'épineux et récurrent sujet du choix des écoles. Je le connaissais depuis mes années de militantisme trotskyste, amateur, dans ma jeunesse. Architecte de profession, Michaël avait fait de son pavillon à Montreuil, en plein quartier

Les Orang-outans

émigré, une maison expérimentale avec des extensions en terrasse et un revêtement en teck. Toute la maison était construite avec des systèmes de récupération énergétique et on venait de loin pour admirer son prototype de maison écologique. Michaël lisait *Le Monde* tous les matins depuis trente ans, gardait ses jeans pour aller travailler, mais pas sa femme de ménage, philippine sans papier, la soixantaine bien tassée, travailleuse au noir, remerciée sans indemnité dès les premiers signes de fatigue.

Michaël racontait qu'il venait de retirer ses deux enfants de l'école publique du bas Montreuil pour les inscrire dans une école privée à la pédagogie Montessori, dans le centre de Paris, seule capable de faire fructifier les dons artistiques de sa progéniture. Je regardais Michaël avec intensité. Aucune expression de son visage ou inflexion de sa voix ne laissaient transparaître l'évidence d'une vérité inavouable. Michaël avait retiré ses enfants de l'école publique car ils étaient les seuls blancs de leur classe, au milieu de Maliens, d'Arabes et des quelques Roms à la présence intermittente. Michaël était sincère. Il croyait à son explication des dons artistiques et ne pouvait se représenter mentalement la raison réelle de sa décision. Je tentais de dire à haute voix ce qui lui semblait être tu. Je le fis avec humour et détachement affectueux.. Michaël nia d'emblée, mit en valeur ses états de militantisme au *Réseau Frontières Ouvertes* et son ton devint glacial.

- Mais, ma parole, c'est vrai, tu es *vraiment* devenu de *droite* me dit Michaël horrifié comme si je venais de lui avouer que j'avais goûter à la chair humaine.

Maud avec l'habileté d'un hôtesse soucieuse d'éviter la discorde chez ses invités, dévia la conversation sur les nouveaux embarras de Paris liés aux travaux du tramway à venir. Chacun donna son avis, puis prétextant le passage à portée d'une connaissance

Les Orang-outans

quitta le petit groupe impromptu. Je restais assis sur le canapé, enfila coup sur coup plusieurs verres de vin, et regardais le mouvement brownien des invités s'agitant en tous sens comme des poussières agitées par un déplacement d'air. Je pris le périodique de vulgarisation scientifique abandonné par Fabrice et lut au hasard des pages : « L'épouillage des chimpanzés est un exemple remarquable d'une fonction biologique nécessaire à l'individu s'éri-geant en un comportement collectif permettant l'établissement d'un lien social. . . » Une figure monochrome placée en insertion sur la page montrait trois chimpanzés accroupis s'épouillant mutuellement en prenant les poux dans la toison de l'autre, puis les amenant délicatement entre leurs lèvres comme une nourriture exquise. Chacun des trois animaux se délectait des poux de l'autre tout en étant lui-même épouillé. Oui, pensais-je, la pièce dit vrai. Sous le vernis de nos idées, nous sommes des singes ! Nous avons remplacé les poux par les banalités de la conversation mondaine : la gauche, la droite, le nouveau tramway, le choix des écoles, Apple contre PC, le scandale du moment, la météo, les soucis et les succès des uns et autres, en nous épouillant mutuellement nous supportons notre existence collective. Passablement éméché, je regardais les visages de mes amis devenus ceux de personnages inconsistants jouant des rôles écrits à l'avance et dont les opinions étaient toutes identiques, à quelques variantes mineures près, unis dans les mêmes certitudes morales. Était-il devenu de droite ? Avait-il mangé de la chair humaine ? Avachi sur le canapé de cuir noir de Maud, sous une toile abstraite et devant une panoplie d'objets africains, j'entendais les bruissements des opinions des uns et des autres en regardant les frondaisons des arbres du jardin du Luxembourg comme un enfant, fatigué du babillement des adultes, se détourne du langage pour s'intéresser au bruit du vent.

Les Orang-outans